



HAL
open science

Tomber pauvre. "Tu sais que t'es pauvre quand la fin du mois, c'est tous les jours"

Jean-Charles Basson

► To cite this version:

Jean-Charles Basson. Tomber pauvre. "Tu sais que t'es pauvre quand la fin du mois, c'est tous les jours". *Empan*, 2022, n° 128 (4), pp.7-11. 10.3917/empa.128.0007 . hal-04947434

HAL Id: hal-04947434

<https://ut3-toulouseinp.hal.science/hal-04947434v1>

Submitted on 21 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Éditorial

Tomber pauvre

*« Tu sais que t'es pauvre
quand la fin du mois,
c'est tous les jours. »*

Jean-Charles Basson

Qui sont-elles, les – désormais parfaitement euphémisées – « personnes en situation de rue » ? Hier, SDF à qui il était intime, pour le bien commun, de se confiner – chez eux, sans doute. Avant-hier, « publics cibles » et « bénéficiaires », selon le répertoire lexical de l'action publique de l'État social finissant. Au XIX^e siècle, clochards, mendiants, vagabonds et autres gueux sordides de toutes engeances qu'un Victor Hugo, aux accents romantiques et dramatiques, n'aurait pas reniés parce que, selon lui, « il y a un point où les infâmes et les infortunés se mêlent et se confondent dans un seul mot, mot fatal, *les misérables* ». Au gré des temps et des espaces, ils sont encore indigents, nécessiteux en tous genres et marginaux de toutes espèces. Si bien qu'à la manière de Cyrano, nonobstant la part d'inconvenance que comporte l'opération, il est possible d'oser la tirade des pauvres car, s'ils ne sont pas nommés en tant que tels, c'est bien d'eux dont il s'agit. À leur sujet, en effet, pour mieux les cerner, on peut dire « bien des choses en somme, en variant le ton. Par exemple, tenez » ; privatif : ils sont démunis, défavorisés, dénués de ceci et dépourvus de cela ; condescendant : ils sont modestes, humbles, petits, précaires, vulnérables, faibles et si parfaitement dignes ; méprisant : ils sont pitoyables, minables et lamentables ; ou bien encore, empruntant à un autre registre, ils sont *affreux, sales et méchants*, selon le titre du brûlot

Jean-Charles Basson
Comité de rédaction de la revue
Empan, politiste.
jean-charles.basson@univ-tlse3.fr

grotesque, amoral et tragique d'Ettore Scola, en 1976, par lequel la misère retorse et rossarde des bidonvilles romains est outrageusement rendue.

Si on peut multiplier les références littéraires et cinématographiques, au moins certaines ont-elles l'avantage d'être plus explicites que d'autres. Ainsi, en 1869, Charles Baudelaire fait-il dire à une bourgeoise fréquentant « un café neuf qui formait le coin d'un boulevard neuf » du Paris du Second Empire : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux comme des portes cochères ! » Contrairement aux médiocres et mesquins brocardés par Jacques Brel, en 1965, ces gens-là n'ont pas de « carottes dans les cheveux » et leurs yeux sont ceux « des pauvres », selon le titre que Baudelaire donne à son *Petit poème en prose*. De même, « salauds de pauvres ! » hurle le fort en gueule Jean Gabin, alias Grangil, en traversant Paris occupé dans le film de Claude Autant-Lara de 1956. Donnant corps, un corps rugissant, au texte de Marcel Aymé et Jean Aurenche, il poursuit en s'adressant à la populace résignée et soumise d'un café miteux : « Vous là, affreux ! Je vous ignore. Je vous chasse de ma mémoire. Je vous balaie ! » Au moins, prend-il le soin de les nommer avant d'entreprendre de les nier. Ce que fait également Emmanuel Macron, le 12 juin 2018, quand il fustige que, malgré « le pognon de dingue des minima sociaux, les gens, ils sont quand même pauvres. [...] Les gens qui naissent pauvres, ils restent pauvres. Ceux qui tombent pauvres, ils restent pauvres ». C'est donc bien à des pauvres que nous avons affaire. Autant le dire clairement ! Ces pauvres qui savent qu'ils sont pauvres quand ils constatent que « la fin du mois, c'est tous les jours », selon la sentence définitive de Fatima rencontrée, au cours du premier confinement, aux abords du centre communautaire de la Case de Santé de Toulouse et dont j'ai changé le prénom.

Si elle ne recourt pas au long et savant processus de construction-déconstruction des catégories sociologiques propre à rendre compte de la complexité du phénomène de la pauvreté qu'elle subit de plein fouet, et ses enfants avec elle, elle le sait, Fatima, par l'expérience endurée, que « la privation de telle caractéristique, de telle ressource matérielle, de tel bien culturel, de tel savoir ou de tel service constitue un désavantage, un manque ou un handicap », pour reprendre la définition des inégalités sociales (de santé, notamment) posée dernièrement par Bernard Lahire (2021, p. 37). « Du

beurre dans les épinards, c'est quand y a des épinards ! », résume-t-elle, avec un joli sens désespéré de la formule. En dépit de la non-cumulativité des souffrances ressenties et des défauts endurés et de la singularité fondamentale des stigmates endossés, l'objectivation scientifique doit remplir son office afin de savoir de qui l'on parle. Car situés dans les marges (d'erreur) de *la politique des grands nombres* (Desrosières, 2010), les pauvres sont essentiellement définis par la négative : sans emploi, travail, statut, couverture sociale, domicile, toit, abri, argent, papiers, titre de séjour, voix, grade, dents... Si bien qu'ils constituent la somme informe, indistincte et toujours plus nombreuse des invisibles (Beaud, Confavreux, Lindgaard, 2008) et des inaudibles (Braconnier, Mayer, 2015) qui échappent à la « raison statistique » et passent sous les radars de la mesure publique.

Tenter d'identifier les pauvres consiste, en premier lieu, à considérer la pluralité des « classes populaires contemporaines » (Siblot, Cartier, Coutant, Masclet, Renahy, 2015 ; Schwartz, 2011). Habitants des quartiers populaires urbains, des déserts ruraux, des squats, des terrains, des camps et des bidonvilles ; chômeurs, inactifs et « travailleurs pauvres » ; étrangers, migrants et exilés ; femmes enceintes et jeunes mères vivant dans la rue... ils donnent à voir les différentes figures incarnant *la misère du monde* (Bourdieu, 1993) telle qu'elle fleurit aujourd'hui. Si être pauvre n'est pas une catégorie sociale en soi, leurs situations respectives étant nécessairement particulières, un lot commun concerne leurs parcours et conditions : ils partagent les expériences, plus ou moins vives, des diverses formes de la désaffiliation, de la vulnérabilité, de la disqualification, de

la privation et de l'exclusion sociales qui entravent dorénavant l'accès aux droits, à l'emploi, au logement, aux soins. Ce n'est pas verser dans l'essentialisation que de noter que la variété de leurs dispositions – recouvrant une large gamme de ressources et de capitaux liés à des situations socio-économiques diverses – est soumise à un ensemble de dominations qui contribuent à la réduire. Comptant parmi « l'éventail des catégories les moins dotées socialement », les pauvres cumulent, en effet, les trois caractéristiques fondant, aujourd'hui encore, l'unité des classes populaires : « petitesse du statut professionnel ou social, étroitesse des ressources économiques, sans que cela signifie nécessairement précarité, et éloignement relatif par rapport au capital culturel » (Schwartz, 2011, p. 2). Produit des classes populaires (entendues comme les couches modestes de la population plutôt que la classe ouvrière en tant qu'entité homogénéisée et conscientisée) et socialement dépréciée, *la culture du pauvre* (Hoggart, 1970 ; Pasquali, Schwartz, 2016) n'en témoigne pas moins de la propension de ses dépositaires, *les gens de peu* (Sansot, 1991), à ériger le commun, l'ordinaire, le vil et le vulgaire au rang de la délicatesse et d'une forme de noblesse.

Il reste que les dominations culturelles, et plus largement sociales, sont d'autant plus marquées qu'elles s'expriment par le corps et en matière de santé (Basson, Haschar-Noé, Honta, 2021). En effet, la dépendance et l'assujettissement économiques y sont plus sensibles, comme incorporés, maintenant les pauvres dans « une certaine vulnérabilité des conditions d'existence, qui n'est pas nécessairement la misère, mais qui signifie assurément

l'exposition récurrente au manque de ressources ou à l'insécurité » (Schwartz, 2011, p. 15). Tout se passe comme si le partage des difficultés vécues en santé et les éléments structurant les gouvernements du corps (Honta, Basson, Jaksic, Le Noé, 2018) fondés sur un jeu de contraintes, de soumissions et de négociations venaient gommer les différences de situations et d'expériences vécues au profit d'une forme de rapprochement des conduites et des pratiques développées par des individus partageant « le continuum des groupes dominés » (Schwartz, 2011, p. 33). Socialement normées et scientifiquement construites, les considérations sanitaires accentuent, de fait, le processus de divergence, de séparation, de césures et d'enclavement du populaire en tant qu'il « s'oppose au savant, au cultivé, aux usages reconnus comme légitimes parmi les membres des classes plus élevées, dans les institutions et dans les lieux de pouvoir » (Schwartz, 2011, p. 18). Qui plus est, la pandémie de Covid-19 et les phases de confinement qui l'accompagnent voient les pauvres « soumis à des mécanismes francs et massifs de ségrégation sociale et assignés à une condition fortement verrouillée dont ils savent qu'ils n'ont que peu de chances de sortir » (Schwartz, 2011, p. 38).

Enfin, prétendre « comprendre de l'intérieur ce qui peut caractériser une condition globale de dépossession sociale et quelques-unes des formes typiques d'adaptation des classes populaires à cette condition » (Schwartz, 2011, p. 18) suppose de prêter attention aux discours et aux conduites des premiers intéressés. « Aujourd'hui, je suis rien », dit Sébastien, 33 ans, bac plus 6, sans emploi et avec « 7 balles par jour pour vivre ». Dans *Pauvres de nous*, documentaire sensible et respectueux de Claire Lajeunie-Grimblat, qui, en 2018, se propose de dévoiler le visage de la pauvreté, il ajoute : « Quand t'es pauvre, t'es dans une sorte d'antichambre de la vie. » *Pauvres de nous* est également une chanson de Massilia Sound System, groupe de reggae marseillais, qui, en 2001, se demandait : « Mais où est donc passée la plèbe ? » En appelant à la mobilisation du *populus* romain, c'est alors au bas peuple que pensent les musiciens provençaux à tendance occitane, rien d'autre que le prolétariat dans le registre marxiste.

Le dossier du prochain numéro (129) de la revue Empan se propose de dresser le portrait de la santé des pauvres, soit le diagnostic de l'explosion des inégalités sociales de santé aux

temps de la Covid-19, étant entendu que 9,3 millions de personnes (soit 1 Français sur 7) vivent aujourd’hui sous le seuil de pauvreté, fixé à 1 063 euros mensuels. On comprend que pour eux les problèmes de fin de mois commencent dès leurs débuts.

Bibliographie

- BASSON, J.-C. ; HASCHAR-NOÉ, N. ; HONTA, M. (dir.). 2021. « La fabrique des inégalités sociales de santé », *Revue française des affaires sociales*, n° 3.
- BEAUD, S. ; CONFAVREUX, J. ; LINDGAARD, J. (dir.). 2008. *La France invisible*, Paris, La Découverte.
- BOURDIEU, P. 1993. *La misère du monde*, Paris, Le Seuil.
- BRACONNIER, C. ; MAYER, N. (dir.). 2015. *Les inaudibles. Sociologie politique des précaires*, Paris, Presses de Sciences Po.
- DESROSIÈRES, A. 2010. *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte.
- HOGGART, R. 1970. *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit.
- HONTA, M. ; BASSON, J.-C. ; JAKSIC, M. ; LE NOÉ, O. (dir.). 2018. « Les gouvernements du corps », *Terrains & Travaux*, n° 32.
- LAHIRE, B. 2021, « Inégalités sociales et vie augmentée », *Revue française des affaires sociales*, n° 3.
- PASQUALI, P. ; SCHWARTZ, O. 2016. « La culture du pauvre : un classique revisité », *Politix*, vol. 2, n°114.
- SANSOT, P. 1991. *Les gens de peu*, Paris, Puf.
- SCHWARTZ, O. 2011. « Peut-on parler des classes populaires ? », *La vie des idées* [en ligne].
- SIBLOT, Y. ; CARTIER, M. ; COUTANT, I. ; MASCLET, O. ; RENAHY, N. 2015. *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Armand Colin.